

**NUIT DEBOUT: MISÈRE DU GAUCHISME POLITIQUE
TOUTES LES CAUSES SONT PRÉSENTES A RÉPUBLIQUE,
PAS LES CLASSES POPULAIRES!**

Régis de Castelnau est avocat.

Publié le 26 avril 2016

J'aurais bien aimé pouvoir dire du bien de Nuit debout, contredire la patronne, renvoyer Marc Cohen et ses lazzis dans les buts, moquer les bourgeois effarouchés par le retour des partageux, eh bien, ce sera pour une autre fois.

C'était bien parti, pourtant. Un pouvoir au bord de l'effondrement, ayant fait la démonstration peut-être définitive de l'impasse dans laquelle il avait emmené les couches populaires qui lui avaient fait confiance en 2012, une jeunesse ayant pris conscience de tous les horizons bouchés que l'Europe austéritaire lui propose, et enfin une saison adaptée, celle qui rend les balades nocturnes si agréables. Et puis il y avait, le souvenir d'un Mai 68 vécu de près, et au bon âge. Ce serait sympa de remettre ça.

On sait avec Paul Valéry que « *quand on dit que les mêmes causes produisent les mêmes effets, on ne dit rien. Car les mêmes choses ne se reproduisent jamais — et d'ailleurs on ne peut jamais connaître toutes les causes.* » Certes, mais il y en a une que l'on peut quand même identifier comme étant aussi à l'origine de l'impasse politique dans laquelle, ce mouvement s'est engouffré, c'est celle de la dérive gauchiste qui rappelle quand même furieusement celle du Mai 68 étudiant.

J'aime bien Frédéric Lordon, intellectuel brillant, polémiste virtuose dont je pense heureux qu'il ait sa place dans le débat. L'article par lequel il a lancé le mouvement était réjouissant. L'aspect offensif des mots d'ordre, malgré leur caractère un peu utopique, l'ambiance joyeuse qui régnait au début, pouvait faire dresser l'oreille, voire le sourcil. Et puis la réaction du poulailler des chroniqueurs *mainstream* faisait plaisir. Comme Flaubert, pourtant critique impitoyable des travers bourgeois, prenant le parti des fusilleurs versaillais, ils passèrent vite de la curiosité à l'anathème. C'était plutôt encourageant.

Chemtrails et autres billevesées obscurantistes

Je me suis donc rendu place de la République, malheureusement pour en ressortir accablé. Je suis d'abord passé devant le stand vegan tenus par des militants verdâtres prônant une alimentation à base de racines. Juste à côté, les antispécistes de L-214 qui veulent qu'on soit gentil avec les animaux mêmes si pour cela, il faut être méchant avec les humains. Au stand « agriculture et biodynamie » on expliquait avec Pierre Rhabi que si la terre ne mentait pas, la lune non plus. Et que pour planter une vigne, la tailler, récolter et faire le vin, il fallait que ce soit à lune montante et en tirant le thème astral du jour. Quand j'ai parlé de terroir, tout le monde s'est marré.

Juste après les militants « antivaccins », je suis tombé sur les « Robin des toits » qui m'ont expliqué que toutes les ondes dans lesquelles nous baignons avec nos appareils donnent le cancer de la tête qui rend idiot. J'ai pensé que pour eux c'était déjà trop tard. Un grand gars maigre m'a dit que si j'avais parfois mal à la

gorge, c'était à cause des chemtrails. Tout de commisération devant mon ignorance, il m'a expliqué qu'il s'agissait des traînées laissées par les avions dans le ciel, qui ne sont pas faites de condensation, mais de poison répandu dans le cadre d'un complot mondial. Lorsque je lui ai fait remarquer que les cigarettes sur lesquelles il tirait abondamment avaient peut-être aussi quelque influence sur sa toux, il m'a tourné le dos. Je me suis enfin approché de la commission « féministe » pour être immédiatement refoulé, « *réunion non-mixte interdites aux hommes* », et apprendre que sur ordre de la cheffe une certaine Hanane Karimi, toutes les femmes devaient être voilées comme elle en solidarité. Avec l'affirmation suivante : « *Le voile ne tue pas, la police oui !* » J'ai commis l'erreur de dire à voix haute, que CRS=SS peut-être mais qu'à 500 m de là, des partisans du voile avaient massacré 130 innocents et que l'intervention de la police avait permis qu'il n'y en eut pas plus. Ajoutant que depuis la mort de Malik Ousseine il y a trente ans, cette police n'avait, dans la répression des manifestations qu'une mort accidentelle, celle de Rémy Fraisse, à déplorer. J'avais manifestement blasphémé, et j'ai dû m'esquiver rapidement.

Nous avons ici la grosse différence avec le Mai 68 étudiant. Je parle là du mois de mai tel qu'il s'était déroulé et non pas de ses conséquences dont nous vivons encore les suites. Ce qu'à juste titre Michel Clouscard avait qualifié de « *14 juillet des couches moyennes* » fut un grand monôme partant dans tous les sens, tout de bavardages et d'affrontements ritualisés avec la police. Mais, le cadre idéologique de cette explosion était beaucoup plus homogène qu'aujourd'hui. Pour différentes raisons, une forme de marxisme vulgaire y était hégémonique. Même si on y entendait parfois des choses délirantes, il était impensable de voir fleurir les billevesées obscurantistes et hétéroclites que je viens de décrire. Et cette différence, n'est guère encourageante.

Et si l'on votait pour savoir s'il faut voter ?

Des similitudes, il y en a aussi, mais elles n'incitent pas non plus à l'optimisme. Le sectarisme, pratiquant l'insulte et l'anathème, n'y est pas très différent, sans qu'il faille y voir la résurrection de je ne sais quel terrifiant robespierrisme. L'amour de la procédure ensuite, dont le respect doit seul permettre d'élaborer les règles aboutissant à des décisions démocratiques chimiquement pures. Il faut donc voter tous les quarts d'heure sur la procédure de la procédure décidant quelle procédure sera utilisée pour adopter la procédure. À quiconque a eu l'occasion de participer aux AG de la Sorbonne et de l'Odéon occupés, cela rappellera les heures fastidieuses passées dans les amphis il y aura bientôt cinquante ans. Il y a aussi la composition sociale du mouvement, où l'on ne trouve que des petits bourgeois blancs, pour certains en voie de déclassement, pour d'autres déjà précarisés, mais petits bourgeois quand même. Comme en 68, ce sont les couches moyennes, les mêmes que celles qui sont rentrées par la suite plus ou moins rapidement à la maison, dont les représentants les plus excités, en général leaders du mouvement, se sont mis ensuite carrément au service de ceux qu'ils prétendaient combattre, l'unique exception d'Alain Krivine ne faisant que confirmer la règle.

Et enfin, la similitude qui nourrit l'échec politique probable de ce mouvement,

son virus mortel, c'est l'absence totale des couches populaires. De ces ouvriers et salariés d'exécution des services chassés des grandes villes par la gentrification, précarisés par la désindustrialisation, appauvris par l'austérité, tous ceux qui ont tellement intérêt au changement sont absents. En 1968 il y avait eu deux mois de mai distincts. La classe ouvrière au spectacle de la faiblesse du pouvoir politique face à l'agitation des petits bourgeois s'était engouffrés dans la brèche, bloquant le pays plusieurs semaines d'une grève générale stupéfiante. Le PCF et la CGT pris de court au départ, utilisèrent leur hégémonie politique pour engranger les bénéfices de ce mouvement et s'engager dans la voie d'une alliance avec le Parti socialiste pourtant moribond à ce moment-là. Les deux phénomènes furent parallèles et il n'y eut jamais aucun contact entre les ouvriers et les étudiants. Tous ceux qui parmi ces derniers tentèrent de nouer ce contact trouvèrent les usines portes closes. Et cette césure, contrairement à ce qu'on pense et à la responsabilité que l'on voulait faire porter au PCF était surtout sociologique. Le mouvement du mai étudiant quant à lui s'enlisa, et se délita, finissant dans la caricature grotesque des « katangais » et la violence gratuite.

La situation est la même aujourd'hui, les couches populaires dont l'horizon est barré, appauvries et frappées par l'insécurité culturelle, font malheureusement un autre pari. Celui du repli et du vote Front national. Les rododromes de Frédéric Lordon dans les amphithéâtres du centre de la capitale n'y changeront rien.

À une jeune caissière d'un Subway situé à quelques encablures de la place de la République, un participant demandait si elle allait venir à Nuit debout, les sourcils froncés, sa réponse fut très claire : « Où ça ? »

LES DEUX VISAGES DU SOMNAMBULISME POLITIQUE FRANÇAIS NUIT DEBOUT ET PRIMAIRES PARTOUT

Vincent Coussedière est l'auteur d'Éloge du populisme (Elya éditions)

Publié le 27 avril 2016

Tout oppose, en apparence, le phénomène de Nuit debout et celui de l'inflation des candidatures à la présidentielle de 2017. D'un côté se manifeste la revendication d'une politique sans candidat ni représentant attitrés, d'une démocratie directe refusant toute délégation de pouvoir. De l'autre s'exprime l'attachement aux institutions de la Vème République, l'idée que rien ne peut se faire sans accéder à la fonction suprême de président. On se regarde d'ailleurs des deux côtés avec méfiance et hostilité, chacun pensant mieux représenter l'essence de la politique que l'autre. Les partis et les candidats n'ont pas de mots assez durs pour dénoncer le caractère utopique et uniquement contestataire de Nuit debout. Les partisans de Nuit debout n'ont pas de mots assez durs pour dénoncer la confiscation du pouvoir par les puissants et la trahison de leurs engagements, affichant un mépris souverain pour l'échéance présidentielle.

Une telle interprétation a pour elle le charme rassurant de donner une certaine réalité à une opposition permettant à chaque « camp » de se persuader de sa propre consistance, opposition qui serait celle de l'éthique de la conviction et de

l'éthique de la responsabilité selon Max Weber. En réalité, l'hystérie présidentielle des primaires et l'hystérie participative de Nuit debout sont un seul et même phénomène, témoignant de l'effondrement d'une offre politique, incapable de se mettre au niveau de la demande des Français. On appelle « populisme » le résultat de l'inadéquation entre cette offre et cette demande...

Depuis quatre ans, le bavardage est incessant

La Nuit debout de la politique a commencé depuis longtemps, et c'est pourquoi le peuple est épuisé, et se détourne de celle-ci, parfois définitivement. L'existence des Français ne se confond pas avec celle d'Homo festivus, ni même avec celle de ses variantes : Homo mediaticus, Homo politicus, Homo intellectus, qui, restant debout toute la nuit, se couche trop souvent le jour... Les Français ont très peu de curiosité pour ces deux visages du somnambulisme politique que sont Nuit debout et la campagne pour la présidentielle de 2017, dont ils ont d'ailleurs le sentiment qu'elle a commencé depuis fin 2012. On aurait donc tort de croire que le bavardage, les assemblées générales permanentes, la circularité des débats, sont l'apanage de Nuit debout, et apportent quoi que ce soit de nouveau à la situation que vit le pays. Il y a longtemps qu'on ne cesse de parler de ce qu'il faudrait faire pour que le pays aille mieux. Mais depuis quatre ans, ce bavardage est devenu incessant. La France est entrée en campagne permanente. Elle ne cesse de débattre sur ce qu'il faudrait faire et qu'on ne fait pas. Elle vit sa Nuit debout presque 24 heures sur 24, par l'intermédiaire de l'agora médiatique et intellectuelle. Elle semble ainsi être devenue toute entière spectatrice et commentatrice d'elle-même. L'indifférence de plus en plus profonde que le peuple français éprouve face à une parole politique devenue autoréférentielle est un symptôme de saturation.

Les candidats sont en effet sur la ligne de départ depuis l'élection même de François Hollande, comme si celle-ci n'avait pas eu lieu. Ils poursuivent une campagne présidentielle continue à l'intérieur de laquelle le mandat effectif disparaît. Ils ne profitent pas de leur passage dans l'opposition pour un retrait méditatif et salvateur. Ils ne s'opposent pas véritablement. Ils commentent. Et, au même titre que les journalistes et autres médiatiques, participent au débat, puis au débat sur le débat, et ainsi de suite... Pour échapper à l'impression de vanité que pourrait produire cette parole permanente, les candidats écrivent des programmes, puis des livres sur leurs programmes, puis réalisent des entretiens sur ces programmes... On a fini par croire qu'il fallait dire avec le plus de précision possible ce qu'il faudrait faire pour que ce soit fait. D'où l'inflation programmatique de nos candidats qui n'a rien à envier à l'inflation de paroles dont s'enivre Nuit debout. D'où l'hyper-volontarisme dont chacun veut faire preuve dans une surenchère permanente : ce qu'on veut faire on le fera dans les six mois, on le fera par ordonnance, etc. On poursuit le fantasme d'une politique qui serait la transmutation la plus directe possible de la parole en acte, en transformation de la réalité, par la médiation de la toute-puissance de la loi. Les technocrates eux-mêmes s'y mettent et pondent, grâce à une prétendue démocratie participative, un hyper-programme, sous l'orientation bienveillante de Jacques Attali, lequel voit d'un regard attendri le phénomène Nuit debout. Ne

vient-il pas aussi d'organiser sa propre Nuit debout techno-participative ? Et que dire de l'organisation d'une primaire citoyenne, grâce à l'inimitable Alexandre Jardin, qui rencontre un engouement tel que le serveur Internet explose sous l'abondance des contributions ?

Le réveil sera brutal

Nous sommes entrés dans l'ère, non plus du langage performatif, mais de la *politique performative*, non plus dans la croyance que dire c'est faire, mais que faire c'est dire... Et chose remarquable, le président lui-même, comme son Premier ministre, sont entrés dans cette Nuit debout permanente. Ils se comportent comme des candidats qui continuent de dire ce qu'il faudrait faire alors qu'ils sont au pouvoir ! Ce n'est pas le président normal que François Hollande incarne mais le candidat permanent, devenu tellement incertain de son pouvoir que l'exercice de sa présidence apparaît comme un contretemps entre deux candidatures. Que c'est ennuyeux, quand même, le pouvoir : il ne suffit plus de dire ce qu'il faudrait faire mais le faire effectivement... Vive la prochaine candidature permettant de faire de nouvelles promesses ! Inversement, l'ancien président et sans doute futur candidat, Nicolas Sarkozy, se comporte comme s'il était toujours président, et son statut de candidat lui semble insupportable entre deux présidences ! Il occupe sa non-présidence actuelle en revenant sur sa présidence passée pour la justifier, et préparer sa présidence à venir ; comme Hollande ne cesse d'occuper sa présidence actuelle en revenant sur sa candidature passée pour la justifier, et préparer sa candidature à venir ! L'un se comporte comme candidat quand il est président et l'autre comme président quand il est candidat...

C'est que nos politiques, candidats précaires de l'opposition ou installés au gouvernement, comme nos intellectuels, précaires de Nuit debout ou installés à l'université, partagent une situation commune : ils sont les spectateurs d'une réalité qui leur échappe parce qu'ils ne la produisent plus et qu'ils tentent de rejoindre par une forme de volontarisme désespéré. Autour d'eux, le peuple français, seul à même de donner une âme et de soutenir par son action un projet politique, s'est dérobé. Ne reste plus qu'une poignée de « militants » devenus « supporters » dans les écuries des « présidentiables », d'étudiants devenus somnambules de la place de la République, d'individus devenus Internaute participatifs à la primaire citoyenne d'Alexandre Jardin ou au techno-programme de Jacques Attali, d'intellectuels continuant à croire que l'Idée républicaine descendra bientôt du ciel pour nous tirer du marasme avec la venue du printemps.

Non, décidément, nous ne sommes pas près de sortir d'un somnambulisme politique qui présage de nouveaux réveils brutaux. Les Français semblent l'avoir compris, qui se couchent la nuit pour tenter de tenir debout le jour !